L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — No 7 **SOMMAIRE** JUILLET-AOUT 1897

Ainsi qu'il a été annoncé au commencement de la présente année (L'HUMANITÉ INTÉGRALE *comportant actuellement 10 numéros de 24 pages, au lieu de 12 numéros de 16 pages), le No 7 correspond à Juillet et Août; de même le No 8 correspondra à Septembre et Octobre.*

LA VIE ET LES MONDES

SIMPLE ESSAI

Tout comme l'Eglise, tout comme la Politique, la Science, elle aussi, a ses dieux, ses pontifes, ses dogmes, ses croyants, ses sceptiques, et enfin ses libres-penseurs. Ces derniers c'est la pire espèce. L'Eglise les appelle des athées, la Politique, des anarchistes, et la Science, des empiriques. Je me défendrai d'autant moins de compter parmi la « pire espèce » que j'estime, contrairement aux agenouillés de l'Eglise, que l'homme ne saurait être jamais assez debout ; contrairement aux autoritaires de la Politique, qu'il ne saurait être jamais trop libre ; contrairement aux diplômés de la Science, que jamais l'homme ne saurait être trop osé.

Dans certains milieux, qui sont un peu tous les milieux, on ne peut dire liberté sans que l'écho routinier réponde *abus*, quand c'est *lumière* qui est le mot juste.

William Crookes n'a-t-il pas démontré que dans le monde des atomes le plus ou moins de liberté des molécules entre elles y déterminait soudain un état correspondant plus ou moins radiant ?

Chacun de nos cerveaux est l'un de ces mondes. Et la pensée, cette autre molécule de dynamique expression, s'y révèlera également d'autant plus éclairante qu'elle y sera plus libre et moins comprimée par le microbe pullulant et envahissant de la « crédulosité » béate et moutonnière.

Armée surtout de la découverte capitale du principe égalitaire des vies successives et inextinguibles, la pensée libre peut voir déjà s'entr'ouvrir le

champ illimité de ses conquêtes futures; conquêtes auxquelles l'humanité devra sûrement d'émerger un jour des ombres pessimistes, tant piétistes que néantistes, accumulées par les hommes de petite foi ou de courte science, et de poursuivre, confiante, sa destinée d'aurore en aurore.

A ces titres, la pensée libre ne pouvait-elle mieux figurer qu'en préface d'un essai, « La Vie et les Mondes », dont elle se dégage, ou plutôt, s'exhale, comme de la fleur le parfum.

***

Il est de commune et banale croyance d'aller répétant que *la terre* — sinon en sa configuration de l'heure présente, tout au moins en son volume actuel — *était avant que la vie fût.*

Sur ce point, miraculistes, scientistes, et la presque totalité des spirites eux-mêmes étant d'unanime accord, nulle place, semblait-il, n'était plus possible à toute autre hypothèse.

Heureusement il en est une encore donnant bien mieux raison des choses, et qui aura dû sans doute à la simplicité même de sa conception d'échapper à la sagacité des chercheurs. Il suffit pour l'énoncer de renverser les termes de l'hypothèse régnante qu'elle est appelée à miner et à remplacer : AVANT QUE LA TERRE FUT, LA VIE ÉTAIT.

La vie ne serait donc pas née de la terre, c'est la terre qui serait née de la vie. Et le minéral, bien loin comme l'enseignent encore les classiques universitaires, de marquer le début des existences, ne serait lui-même que de la mort accumulée, et ne devrait précisément de s'étager en masses imposantes qu'à l'entassement continu et ininterrompu de minuscules dépouilles, de débris animalculaires ayant été jadis vivants.

Ne pouvant trouver le début des existences dans la matière minéralisée, ce début où le chercher? Là sans doute — semble dire, à défaut de la science alambiquée, le simple bons sens — où la matière minéralisée elle-même s'engendre et s'entasse en gigantesques gradins superposés. C'est dans le sein des eaux que l'on devra chercher et trouver les embryons de toute existence; c'est là, à leur centre, maintenu par les mêmes lois aujourd'hui encore agissantes, d'affinité moléculaire et de pesanteur — et pas plus gros que le poing d'un enfant — que l'effort de la pensée peut découvrir cet embryon mondiculaire lui-même qui devait s'appeler plus tard la terre, laquelle, en vérité, n'est encore de nos jours que de la *mer transformée.*

Ce seraient, en dernière analyse, les enveloppes ultimes, les carapaces microscropiques des travailleurs lilliputiens, répartis par équipes et par milliers en chaque gouttelette d'eau, qui, abandonnées de leur principe de vie, et s'accumulant en sable fin et « cadavérique » au fond des mers, constitueraient l'ossature du monde.

En tout cas, cette hypothèse d'originaire et vivante essence l'emporte sur celle d'un prétendu feu central et primordial, en ce qu'elle a l'avantage de s'harmoniser avec le principe des « causes actuelles », si justement en faveur parmi bon nombre de savants éminents, Charles Lyell entre autres, et d'après lesquelles, les révolutions passées du globe auraient été produites par l'action lente de causes toujours existantes.

Quant à l'hypothèse de la cause originaire de la planète par la fragmentation et la condensation de la nébuleuse, qui aurait vu ainsi notre malheureux habitacle régressant de l'éclat solaire à l'état d'astre inférieur et obscur, de deux choses l'une : ou bien cette immense boule en ignition aurait été le produit de fluides ou gaz volatils quelconques, et dans ce cas il n'eût pas dû en rester trace, tout eut dû se trouver consumé, ou bien elle aurait été alimentée par de la matière réductible, calcinable, et dès lors le résidu, comme cela se pratique dans nos cheminées, aurait dû s'accumuler non à la surface, non à la cime des flammes, mais au centre du foyer.

Ce n'est certes pas que je prétende à l'invention de l'hypothèse aqueuse. Il y a longtemps que disputent à ce propos vulcanistes et neptuniens. Toutefois, à mon humble avis, leur tort commun aux uns et aux autres c'est de bâtir sur l'idée de stabilité permanente, de transmutation pure et simple des éléments constitutifs de la planète, de conclure en un mot à un simple *déplacement* de volume là ou il y a *accroissement* constant de volume.

L'aveu d'un tel accroissement se déduit, d'ailleurs, des travaux des savants géologues eux-mêmes. On peut lire, en effet, dans les ouvrages spéciaux que la terre, au cours de la période géologique la plus lointainement accessible à l'observation, aurait vu s'élaborer son œuvre de gestation, d'assimilation minéralogique, dans les profondeurs océaniques, enveloppée qu'elle aurait été de tous les côtés, comme en une sorte de vaste amnios protecteur, par l'élément liquide.

Il est donc évident qu'en ce temps d'immémoriale durée, le nouveau-né planétaire, qui n'avait pas encore fait face au soleil, et sur lequel ne pesaient point encore les couches fossilifères ultérieurement amoncelées, ne devait être qu'un bien petit nain par rapport à sa taille continentale actuelle.

Déblayée enfin de l'hypothèse encombrante d'un feu central injustifié, que battent en brèche les nouvelles théories explicatives elles-mêmes des volcans, l'idée de progrès n'est plus contrainte à effectuer sa marche en contre sens ; ce n'est plus la nébuleuse, l'infiniment grand, allant régressant, se rapetissant et s'émiettant en soleils d'abord, en planètes ensuite, c'est l'infiniment petit en marche vers l'infiniment grand ; c'est l'imperceptible et morne agrégat planétaire évoluant et atteignant d'âge en âge, sous l'inépuisable sablier des ans et des siècles, à la valeur et l'éclat d'un astre solaire.

Tout récemment, le hasard m'ayant fait me rencontrer, en compagnie d'un

ami commun, avec un employé principal de l'observatoire de Marseille, je lui dis tout-à-coup : « Vous allez, Monsieur, me trouver bien naïf, croyez-vous aux nébuleuses ? » L'ami commun sursauta, tant la question lui parut intempestive. Quant à Monsieur l'astronome, légèrement interloqué par la soudaineté d'une telle demande, il s'exprima ainsi : » A parler franchement, depuis les progrès de la plaque photographique, qui se permet de fixer des amas d'étoiles inaccessibles à la portée de nos lunettes les plus puissantes, je ne saurais dire avec certitude ni oui ni non. » Votre réserve, répliquai-je, a d'autant plus lieu de me satisfaire que, pour ma part — et d'instinct — je n'ai jamais su voir dans les nébuleuses qu'une pure illusion d'optique.

Il s'en faudrait donc beaucoup que la théorie hasardeuse de l'illustre Laplace fût scientifiquement démontrée, puisque, à son endroit, des professionnels eux-mêmes n'osent prendre parti ni pour ni contre.

Il n'est pas dans les habitudes de la nature de gâcher son œuvre, de détruire un *diamant* stellaire en vue seule de créer un *charbon* planétaire. Ce serait non moins peu digne d'elle que de faire déchoir un Vincent de Paul en un être d'abjection. Dédaigneuse des pratiques ténébreuses, son œuvre de lumière consiste au contraire à transformer un vulgaire morceau de charbon en un étincelant diamant, à élever par le labeur et la souffrance, et d'existence en existence, un Grégoire abject en un être futur de bonté et de gloire.

Exister c'est ascensionner. Il n'est pas jusqu'à l'être à nos yeux le plus dégradé, le plus bas tombé, qui ne soit destiné à gravir les hauteurs sereines des consciences épurées, qui ne s'améliore par ses méfaits et ne *monte* par ses chutes.

Ce n'est pas comme chez les catholiques où un Dieu de parcimonieuse miséricorde, après un certain nombre restreint d'élus de choix, ferme ses portes.

La nature, elle, ne connaît ni portes ni bornes. Comme elle est la vie, la durée, l'espace et la substance et tout ce qui est, embrassant tout, *sachant* tout, elle pardonne tout.

Elle n'est pas seulement la Liberté illimitée, sans laquelle il n'est point de dignité, l'Egalitaire inflexible, sans laquelle il n'est point d'équité, elle est de plus l'absolue Justice, sans laquelle le cosmos ne serait que le chaos.

Le cosmos ne serait que le chaos s'il était vrai que les mondes dussent éclore tout formés, les uns plus gros, les autres plus petits, les uns soleils, les autres planètes ; s'il était vrai qu'il fût dans la destinée des humanités de naître à la vie au petit bonheur, les unes sur telle planète harmonique supérieure, les autres sur telle terre inférieure et incohérente.

On raconte que les habitants de Jupiter, en raison de l'habileté avec laquelle leur planète se maintient en équilibre sur le plan de l'écliptique, verraient s'écouler leur longue année, qui en vaut douze des nôtres, en un délicieux printemps qui ne finirait que pour recommencer. Tant mieux pour les heureux

Joviens ! Tant mieux, à condition de penser et d'espérer qu'il nous sera donné d'égaler aussi un jour le degré de leur bonheur, à condition que dans la république des mondes il ne soit question ni de premiers ni de derniers, ni de privilégiés ni de déshérités, et que la loi d'UNITÉ, qui est la loi de justice et de parfaite équité, se présente à la pensée comme unique raison d'être de tout ce qui est; et partant à condition — vu l'impossibilité pour les enfants de la terre de se faire naturaliser enfants d'un Jupiter quelconque — que les mondes progressent, que les mondes grandissent...

MARIUS GEORGE.

(Prochainement la suite).

LES PHOTOGRAPHIES DU COMMANDANT TÉGRAD

Nous avons déjà parlé, mais un peu trop sommairement, des expériences du commandant Tégrad. Nous croyons devoir y revenir, pour diverses raisons. D'abord, elles sont intéressantes au plus haut degré; ensuite, parmi d'autres recherches similaires, il importe de rendre éclatante justice à qui ouvrit la voie et de contribuer ainsi à mettre les choses au point; il importe surtout de faire ressortir ce qui distingue les documents de M. Tégrad; enfin (et cette observation se rattache à la précédente), nous ne saurions négliger l'occasion qui nous est offerte à ce sujet par deux récents articles de *L'Eclair*.

Le mot « photographies », qui figure dans le titre ci-dessus, est sans doute impropre, puisque les résultats obtenus sur les plaques sensibles ne procèdent pas de l'action de la lumière proprement dite. Précédemment, nous avions employé le mot « radiographies » d'après un article de notre confrère Gabriel Delanne, et il y aurait certainement lieu d'accorder la préférence à ce dernier terme, s'il ne servait, d'autre part, à désigner la graphie des rayons X. L'expression la plus nette et la plus positive (sans préjuger de la cause à déterminer) serait peut-être celle d' « actinographie », puisque le mot « actinique » sert précisément à désigner la qualité des rayons qui impressionnent la plaque sensible. Quoi qu'il en soit, comme le procédé opératoire fait partie de celui de la photographie, nous nous abstiendrons pour aujourd'hui d'un vocable plus nouveau; les explications qui précèdent suffiront à corriger l'inexactitude du terme.

***

Reportons-nous d'abord à *L'Eclair* du 12 Juin, où nous trouvons un article d'information attentive et de curiosité scientifique très aiguë, lequel porte pour titre *l'Homme lumineux,* et pour principal sous-titre « Enregistrement photographique du fluide humain ».

Après avoir rappelé avec quel succés M. de Rochas a repris les savants travaux de Reichenbach sur les « effluves odiques » et institué une magistrale étude sur ce qu'il a appelé « l'extériorisation de la sensibilité »; après avoir parlé ensuite des récentes expériences de M. le Dr Baraduc, essayant de surprendre avec la photographie la présence d'un fluide entourant l'homme; l'auteur aborde la matière spéciale de son sujet d'actualité: les essais de M. le Dr Luys.

« Ces expériences, dit-il, qui paraissaient devoir être limitées aux travaux des grands laboratoires, pourront être répétées à satiété par toute personne qui fait de la photographie chez soi. Cette vulgarisation est due à M. le Dr Luys, très attentif à ces recherches en dépit des ironies qui ont coutume d'accueillir dans le monde savant les théories hardies et originales qui dérangent les connaissances acquises.

« Le Dr Luys a fait à la Société de biologie, une importante communication à ce sujet. Il a fait la démonstration irréfutable de la réalité objective des effluves, du fluide encore mystérieux qui se dégage du corps humain d'une façon continue et qui semble une manifestation essentielle de la vie. »

Suit une interview du Dr Luys, dont nous ne citerons que les passages essentiels:

« ... Ces effluves, perçus seulement par l'œil plus particulierement sensible des sujets hypnotiques, avaient-ils une réalité objective? C'est ce que j'ai cherché à établir.

« Aidé dans ces recherches par un chimiste, M. David, sous-directeur aux « teintureries des Gobelins, j'ai eu recours à un procédé technique que nous « devons au Dr Gustave Le Bon; il est des plus simples et chacun peut répéter « l'expérience: dans le laboratoire photographique, éclairé à la lumière rouge, « prenez une plaque au gélatino-bromure d'argent, déposez-la au fond d'une « cuvette dans laquelle vous versez un bain d'hydroquinone — voilà tout votre « matériel.

« Appliquez l'extrémité de vos doigts, par leur face palmaire, sur la plaque; « maintenez-les-y pendant environ quinze à vingt minutes — c'est tout; vous « n'avez plus qu'à fixer votre plaque par les procédés ordinaires, et voici ce « que vous obtenez. »

« Et, ajoute l'auteur de l'article, le Dr Luys nous montre une succession de clichés. La place exacte où ont reposé les doigts porte l'empreinte — impression purement mécanique — des pores de l'épiderme des doigts, mais tout autour rayonne une lueur plus ou moins étendue; l'empreinte de chaque doigt est entourée d'une zone lumineuse dont la forme varie avec chaque sujet, et, dans un même sujet, suivant les divers états où il se trouvait... »

L'interview reprend. Notons-en ce curieux fragment: « Il y a quelque « temps, j'étais malade, dit le Dr Luys; j'eus recours aux soins d'un masseur

« fort habile: « Je me refuse à croire qu'il y ait dans votre travail un simple « phénomène mécanique, lui dis-je, je suis persuadé que ce n'est pas seulement « parce qu'ils pétrissent la chair que vos doigts guérissent: à mon avis, il doit « en émaner quelque chose. » Je lui demandai de se soumettre à l'examen de « la plaque photographique; il y consentit, et j'obtins de ses doigts l'impression « d'effluves dont l'intensité était de beaucoup supérieure à la moyenne. »

L'expérience étant à la portée de tout le monde, le rédacteur de *L'Eclair* s'empressa de la vérifier par lui-même, et, ainsi qu'il nous en rend compte dans un saisissant récit, il obtint un résultat des plus satisfaisants.

A la fin de cet article du 12 Juin, l'auteur conclut:

« Nous invitons nos lecteurs qui s'occupent de photographie à répéter cette expérience. Nous invitons tout particulièrement les personnes très familiarisées avec la science photographique à donner une explication du rayonnement enregistré autour des doigts. Y voient-elles toutes une émanation d'un fluide lumineux traduit par la photographie? Y voient-elles un accident dont l'interprétation peut se passer de cette séduisante hypothèse?

« Si la démonstration, déjà faite d'ailleurs par Reichenbach, Rochas, Luys, Baraduc, est pleinement confirmée, n'est-ce pas le début de toute une science nouvelle qui pourra nous livrer non le secret de la vie — mais un des innombrables secrets que la vie nous dérobe encore? »

***

Cet article fut loin de rester sans écho, ainsi qu'en témoigne *L'Eclair* du 29 Juin dans sa colonne « l'Actualité », que nous demandons la permission de reproduire *in extenso :*

« En rendant compte des curieuses expériences du Dr Luys, qui croit avoir enregistré photographiquement « les effluves qui se dégagent de nos extrémités » et notamment des doigts, nous demandions à nos lecteurs s'occupant de photographie de répéter l'expérience. Ils nous diraient si l'apparition sur le cliché de traces particulières pouvait être expliquée par quelque notion déjà connue — et se passer par suite de la séduisante hypothèse de « l'homme lumineux ».

« Les réponses nous sont venues en grand nombre. Les uns confirment les expériences faites; les autres apportent des objections, s'essayant à détruire l'interprétation qui a été donnée par le Dr Luys.

« Commençons par ceux que nous appellerons les précurseurs. M. Aviron, de Tours, nous dit: « Ce n'est point là une nouveauté. M. Baraduc a fait la « même expérience. » M. Aviron nous signale encore le commandant Tégrad.

« Cet officier, dit M. Aviron, a fait chez moi et chez lui nombre de clichés « qui méritent par la diversité de l'intensité des lueurs odiques la plus sérieuse

« attention. Une collection en est déposée à la Bibliothèque municipale de « Tours. »

« Les expériences du commandant Tégrad nous sont signalées pa. un autre correspondant.

« La première épreuve de radiation fluidique obtenue par cet officier date « de 14 ans: il l'a faite à Tours en 1883.

« En Juin 1894, il en obtint quelques-unes chez le Dr Baraduc, avec le « concours de l'électricité; puis, à Versailles, il obtint de fort curieuses épreuves « en étendant seulement les mains vers les plaques et les magnétisant pendant « cinq ou dix minutes. »

« De son côté, le commandant Tégrad, faisant des expériences identiques à celles du Dr Luys, a fait environ 150 épreuves, avec contact immédiat sur la gélatine ou sans contact, et même à travers une boîte où se trouvait enfermée la plaque, le fluide opérant ici comme les rayons X. »

« Bon nombre de nos correspondants ont répété l'expérience et se contentent d'enregistrer le succès sans vouloir en donner aucune interprétation.

« Par contre, de nombreuses objections ont été formulées contre l'hypothèse en vertu de laquelle il faudrait voir dans l'auréole les traces d'effluves lumineux émanant du corps humain: c'est par exemple un de nos lecteurs qui se refuse à voir dans les résultats obtenus autre chose qu'un phénomène purement mécanique:

Je crains bien que ces faisceaux dits lumineux ne soient dus à une tout autre cause. Pour moi, ce sont purement et simplement des lignes nodales, telles celles qu'on obtient en faisant vibrer une plaque métallique recouverte de poussière avec un archet. Il n'est pas admissible que l'expérimentateur reste vingt minutes complètement immobile, et le mouvement, quoique léger, peut faire vibrer la cuvette, et le liquide révélateur a des courants bien déterminés à la surface de la plaque.

La science des mouvements vibratoires reste toujours la même, les lignes nodales restent donc constantes, et leur influence n'est plus négligeable; le révélateur est plus concentré suivant ces lignes et attaque plus énergiquement le bromure et les résultats sont les raies noires observées. Ce qui n'a pas lieu quand on agite la cuvette dans tous les sens.

« Pour M. Mottu, de Nantes, ces rayonnements proviendraient d'une action chimique de la peau humaine sur la couche de bromure d'argent. La transpiration de la main doit certainement laisser des traces sur une plaque où l'on a posé les doigts pendant vingt minutes.

« M. Mottu propose de faire l'expérience, en plaçant sous le pouce une petite plaque de verre très mince. Le pouce n'adhérerait pas directement et cependant sa lumière pourrait être enregistrée. En ce cas, il faudrait renoncer à voir dans l'auréole la réaction chimique provenant de la sueur. M. Mottu n'a pas fait l'expérience; il ne nie pas celle du Dr Luys, il ne lui demande que d'être rigoureusement contrôlée.

« M. Liorel, de Montereau, croit aussi que c'est la chaleur dégagée par le doigt qui provoque l'auréole. Il ne nie pas toutefois le fluide humain. Photographiquement, il se méfie des épreuves qu'on lui en soumet.

Posez vos doigts sur une vitre et vous verrez se former autour du point de contact du doigt une auréole. Cette auréole est constituée de petits points de vapeur condensée, d'autant plus gros qu'ils sont plus près de l'endroit que touchent les doigts.

Posez ensuite la face interne de la main sur la vitre, vous aurez le contour de votre main bien dessiné, les parties où la main n'aura pas touché seront couvertes de buée, si c'est la face externe de la main que vous appliquez vous ne remarquerez que peu de chose; cela tient à ce que la partie interne de la main émet plus de chaleur et évapore davantage de liquide en raison du nombre incalculable de pores dont cette partie est garnie.

Si vous vous servez d'une vitre verticale, vous aurez une auréole de forme elliptique; si, au contraire, la vitre est horizontale, le contour de vos doigts aura une forme presque régulière, c'est encore une manifestation de la chaleur: dans la vitre verticale, l'évaporation qui tend justement à disperser les vapeurs dans l'atmosphère, fixera la buée en plus grande quantité dans le sens de la hauteur.

Autre remarque: si vous avez les mains fraiches, il ne se formera pas de contour ou il sera peu accentué; si, au contraire, la vitre est chaude ou exposée au soleil, vous n'aurez également qu'un léger contour ou même rien du tout.

Le phénomène observé sur la plaque photographique n'a-t-il pas son explication dans les observations ci-dessus?

« Un autre de nos correspondants, enfin, critique l'ensemble de ces expériences, au point de vue de la manière dont elles ont été conduites, et il incline à en chercher l'interprétation dans une simple réaction chimique:

L'autorité et la bonne foi certaines de MM. de Rochas, Baraduc et Luys, en tout ce qui concerne la question du prétendu fluide humain, ne doivent pas empêcher de faire remarquer qu'en la circonstante présente, ils ont violé les règles élémentaires de l'expérimentation scientifique. Dans toute expérience, il est absolument nécessaire:

1° De se mettre à l'abri de toutes les causes d'erreur autant que possible;

2° Quand on a constaté un fait, de ne bâtir une hypothèse que si toutes les données scientifiquement démontrées ne peuvent en donner l'explication.

Or, il est parlé d'*Od*, de force neurique, d'homme lumineux, de fluide des magnétiseurs, autant d'hypothèses pour expliquer la réduction du gélatino-bromure d'argent, alors qu'on n'a pas répondu aux questions suivantes:

1° L'agent réducteur ne serait-il pas contenu dans la peau des doigts?

2° Ne serait-ce pas la sueur ou une substance appliquée sur la peau (matières organiques, métalliques, corps gras, etc...)?

3° La même impression se produirait-elle si le bain révélateur était agité pendant toute la durée de l'expérience?

4° Cette action ne se produit-elle qu'avec les sels métalliques réduits par la lumière?

5° De quelle manière se comportent les différents sels métalliques dans des conditions identiques?

« Nous n'avons point qualité pour résoudre ces problèmes. Mais il est dans notre habitude, en telles matières, de nous borner à exposer les avis, souhaitant que de leur choc la lumière vraie surgisse. »

***

Cette longue citation n'était pas inutile.

D'abord, elle nous apporte des renseignements qui contribuent à une œuvre de justice vis-à-vis des travaux du commandant Tégrad; en même temps, elle indique sommairement que les expériences de M. Tégrad, tout en comprenant implicitement les graphies digitales auxquelles s'est attaché le Dr Luys, s'étendent et se diversifient dans un domaine incomparablement plus vaste D'autre part, le texte de *L'Eclair* nous met en présence d'objections intéressantes; mais, ce qui est important à signaler, au sujet de celles-ci, c'est que les considérations y émises (valables peut-être vis-à-vis des phénomènes où se confine le Dr Luys) perdent toute consistance vis-à-vis des expériences les plus remarquables de M. Tégrad.

Avant de passer en revue quelques-uns des documents que cet investigateur aux facultés puissantes a bien voulu nous communiquer, nous ajouterons, au sujet de ses débuts, un détail dont il nous fait part: « Ma première photographie fluidique date, en effet, de 1883. J'avais formulé par écrit: « Je vais me faire photographier. Je désire avoir un rond, un triangle ou un « carré sur le front. » Or, j'eus une belle lune, un joli rond sur le front. »

Cette première expérience consista donc en une photographie proprement dite, avec objectif. Depuis lors, M. Tégrad expérimenta aussi l'action directe des radiations sur la plaque, dans le laboratoire. Au sujet de ce dernier ordre de faits, voici ce que le Dr Baraduc écrivait en 1893: « Les premières expériences sans le concours de l'électricité ont été obtenues par le commandant Tégrad. »

Les clichés de radiation directe, dont nous avons les épreuves sous les yeux, peuvent se diviser en deux catégories principales, relativement au mode opératoire, — suivant que les plaques ont été impressionnées à sec, avant le développement, ou impressionnées dans le bain révélateur (les deux temps opératoires n'en faisant qu'un).

Nous avons déjà parlé (dans le numéro de Mai) de quelques documents appartenant à la première catégorie

En voici un autre, très curieux, que M. Tégrad intitule « Le bouillonnement ». C'est comme un pêle-mêle de cellules polyédriques aux contours flous et blanchâtres, et laissant transparaître à leur centre un noyau gris; les dimensions en sont variables, entre 3 et 7 millimètres. L'épreuve est accompagnée de cette notice: « Obtenu par le commandant Tégrad, tenant la plaque par l'extrémité des doigts, les deux paumes des mains à 5 centimètres de dis-

tance. En pleine obscurité; 10 minutes de pose. C'est la 50e gravure du livre du Dr Baraduc. — (2 Mai 1896). »

Sur le document qui porte le no 21, et dont l'ensemble est assez sombre, on distingue, à droite, une tête d'homme barbu, et à gauche une sorte de tête de renard. On peut même y voir d'autres figures, mais plus problématiques.

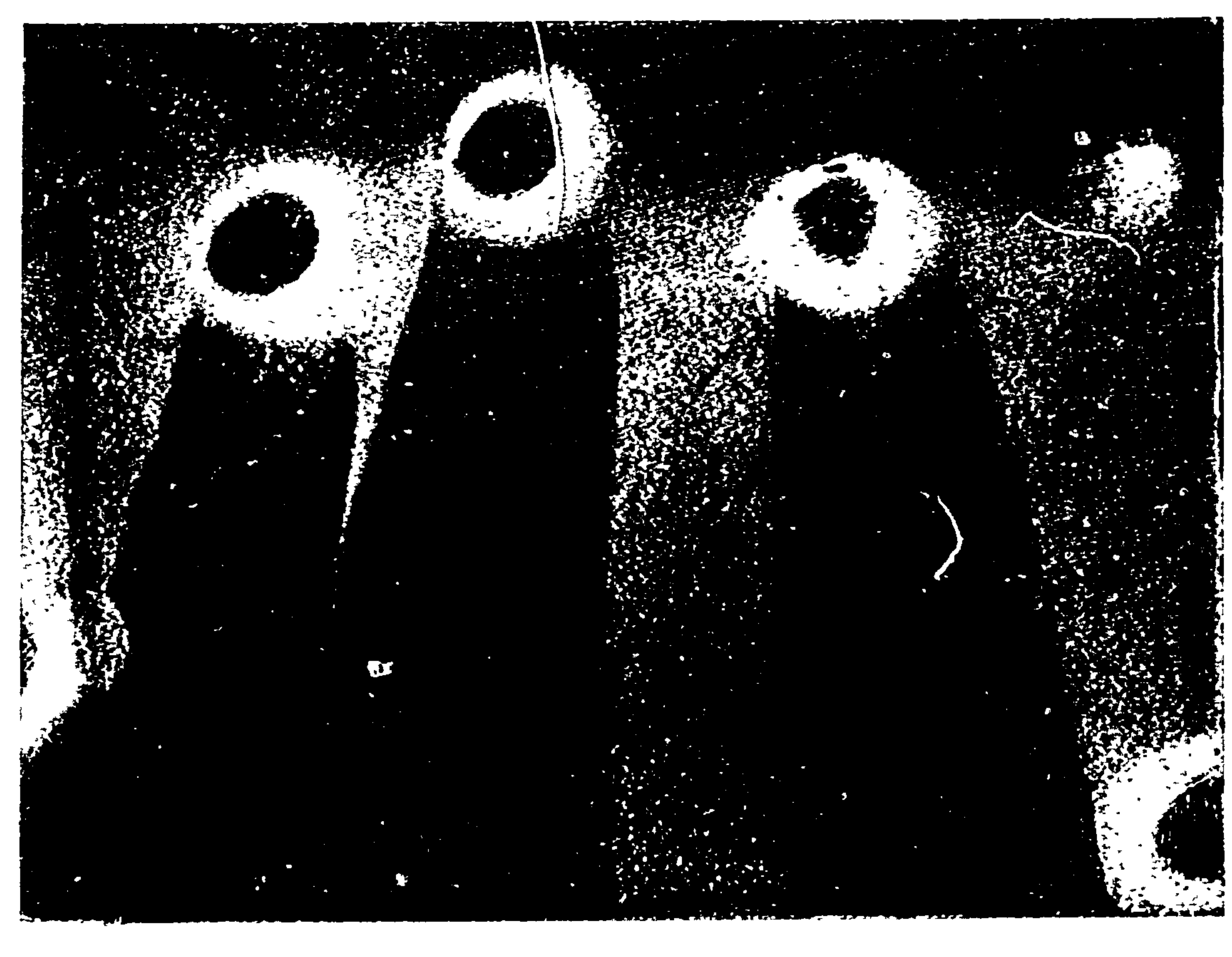
Sur certaines épreuves, on voit des lettres, des commencements de mots, divers dessins très déterminés, quoique primitifs, — en résumé, des traces d'une volonté nettement accusée.

Les clichés de cette première catégorie ont été développés comme des clichés ordinaires. Nous n'avons donc, à leur égard, nullement à nous préoccuper des objections enregistrées par *L'Eclair*.

Nous nous arrêterons un peu plus longuement sur les images appartenant à la deuxième catégorie, et cela en particulier parce qu'on y rencontre implicitement des résultats tels que ceux que l'officialité scientifique du Dr Luys vient de mettre en relief.

Nous avons reproduit par la photogravure deux de ces documents, non les plus pittoresques, mais, au contraire, les plus simples, ceux qui se prêtent le plus facilement à l'analyse du fait.

Voici d'abord le numéro 43 (Fig. 1). Première remarque: il nous donne une idée typique des expériences où se spécialise le Dr Luys. (Voir plus haut).



(Fig. 1).

La tonalité grise du fond correspond à l'impression prolongée de la lumière rouge du laboratoire; l'ombre des doigts a dessiné ceux-ci en teinte plus foncée (sur l'épreuve positive), par conséquent en teinte plus claire sur le cliché, en protégeant le bromure d'argent contre la lumière rouge. Jusque-là, rien que de très simple.

Passons maintenant à l'extrémité des doigts. Ici, nous pourrions reprendre le texte de l'interview du Dr Luys: « La place exacte où ont reposé les doigts porte l'empreinte — impression purement mécanique — des pores de l'épiderme des doigts, mais tout autour rayonne une lueur plus ou moins étendue; l'empreinte de chaque doigt est entourée d'une zone lumineuse... »

« Impression purement mécanique », dit le Dr Luys au sujet des stries digitales. M. Tégrad est d'une opinion différente; nous y reviendrons.

Quant aux zones lumineuses ou auréoles, elles sont très nettes et très intenses sur l'image que nous examinons. Mais laissons à chacun de nos lecteurs le soin de relire, avec ce document sous les yeux, les objections enregistrées par *L'Eclair* du 29 Juin. Sans vouloir nous prononcer avant les contre-expériences nécessaires, il nous semble néanmoins qu'aucune des hypothèses qui y sont émises n'est de nature à rendre suffisamment compte du fait. Il en est même qui nous paraissent porter à faux (le fait principal en cause étant la zone lumineuse). Telles celles-ci: « L'agent réducteur ne serait-il pas contenu dans la peau des doigts? Ne serait-ce pas la sueur ou une substance appliquée sur la peau, etc.? » S'il en était ainsi, les extrémités des doigts, les traces striées de la peau, devraient être en blanc sur l'épreuve positive. Or, elles sont en noir, règle générale; le Dr Luys, qui ne s'attache nullement à ce fait, ne cite pas d'exceptions. M. Tégrad obtient quelquefois les stries en blanc; mais c'est un phénomène particulier sur lequel nous reviendrons. Quoi qu'il en soit, l'action des matières de la peau ne donnant pas d'image lumineuse aux extrémités des doigts, ne saurait être invoquée pour expliquer la zone lumineuse qui fait couronne autour de ces extrémités.

L'hypothèse de la chaleur des doigts ne prêterait-elle pas à la même observation?

L'hypothèse des lignes nodales ne me paraît guère en rapport avec l'intensité de l'effet produit. Toutefois, elle vaut la peine d'être contrôlée par des contre-expériences.

De toute façon, pour que la théorie de la radiation puisse être acceptée sans réserve au sujet de l'auréole des doigts, il est à souhaiter que la plaque soit influencée à sec et développée ensuite comme un cliché ordinaire.

Mais, s'il peut rester encore un certain doute quant à l'origine actinographique du phénomène qui intéresse spécialement le Dr Luys, il n'en est plus de même avec les particularités qui caractérisent les expériences du comman-

dant Tégrad. Tout ce que nous venons d'examiner jusqu'ici sur le document qui porte le numéro 43 (Fig. 1) est, pour M. Tégrad, l'accessoire. Dans son langage pittoresque, il intitule ce document « Le boulet fusant » (Date : 28 Juillet 1896), et voici la note dont il l'accompagne :

« A part l'auréole de l'extrémité des doigts et l'influence de la lumière rouge dans les interstices des doigts, on voit au coin droit, en haut, un boulet qui éclate.

« Il a été obtenu par le commandant Tégrad en plaçant le pouce gauche touchant la surface du liquide dans le bain révélateur, sans toucher la gélatine.

« Remarquer aussi des traces d'écriture (au-dessous du boulet).

« Les stries des doigts ne sont pas faites par pression; mais bien par le fluide qui se traduit quelquefois en blanc et le plus souvent en noir. (La pression ne fait rien quand je n'ai pas de fluide). — Ct T. »

(Il faut noter que, par suite de la situation respective du cliché et du papier sensible dans l'obtention de l'épreuve positive, la gauche devient la droite, et, par conséquent, que le coin droit de l'image positive correspond au coin gauche du cliché (gélatine en dessus).

Cette boule fusante, qui par places, vers sa gauche, semble se décomposer en granulations blanchâtres, constitue un phénomène qui tranche complètement sur le reste de l'image par son indépendance de toute action directe des doigts sur la plaque. M. Tégrad a simplement effleuré le liquide révélateur avec le pouce de la main qui restait libre, et la gélatine bromurée a noirci à distance, donnant le négatif de cette forme globuleuse et accidentée. Ici, il ne saurait donc être question de sueur, de substance quelconque imprégnant la peau, ni d'action mécanique sur la gélatine. Chaleur du doigt ? A supposer que celle-ci pût agir sur la plaque, elle serait d'un effet bien plus diffus, en traversant le liquide. Lignes nodales? La figure en question ne rappelle nullement l'aspect géométrique des plaques poudreuses qui ont inspiré cette hypothèse à l'un des correspondants de *L'Eclair* au sujet des auréoles digitales. D'ailleurs, il suffit de jeter les yeux sur deux ou trois documents de M. Tégrad pour que ces diverses tentatives d'explication s'écartent d'elles-mêmes.

Voici, par exemple, le n° 62, que M. Tégrad intitule « Le Grêlon », et qui représente, sur fond noir, une figure ovoïde lobulée, ressemblant aussi quelque peu à une fleur double, vue de trois quarts. Lignes très nettes, mais irrégulières; d'où une sorte d'aspect organique, plutôt que géométrique. Cette dernière observation pourrait s'appliquer aussi, jusqu'à un certain point, à la boule fusante. C'est, du reste, la seule ressemblance entre les deux résultats. Nous lisons sur la note qui accompagne le n° 62: « Obtenu par le Ct T, le pouce gauche touchant le liquide révélateur sans toucher la gélatine. »

(A propos des dénominations qu'il adopte, M. Tégrad s'exprimait ainsi dernièrement: « Les noms que je donne à mes radiographies, ainsi que les nu-

méros par ordre d'obtention, ne servent qu'à me rappeler leur classification. Ils ne prétendent pas désigner exactement le dessin. » — V. *Revue scientifique et morale du Spiritisme,* numéro de Mars 1897).

Voici encore « l'Etincelle » (N° 100; 26 Décembre 1896). Sur un fond uni, d'un noir peu intense, on dirait une espèce de bec de flamme de gaz en papillon, très anfractueuse. L'image en est toute blanche, plate, sans demi-teintes. On lit, au verso de l'épreuve : « Mme C. (de Tours) ayant touché pendant 10 minutes une plaque dans le bain révélateur, sans rien produire, le C^t T. envoya instantanément la présente lueur en présentant son pouce à 1 centimètre de distance de la plaque. »

Pour en revenir au n° 43, il est fâcheux que les quelques traces d'écriture qu'on y découvre sur le cliché ne soient pas plus nettes (surtout en reproduction), car elles constitueraient certes l'élément le plus remarquable de l'expérience. Mais sur d'autres images, on en trouve de bien plus accentuées. Sur l'une d'elles, on peut lire, d'un tracé hardi, la lettre M, et, d'autre part, les lettres C O. Voici, en outre, ce que nous écrit M. Tégrad, à ce même sujet : « J'ai aussi la première lettre S de l'esprit Sophie. Venue en incarnation chez Léon Denis (j'ai un procès-verbal signé de 6 personnes présentes), elle m'avait promis son S sur une plaque pour le surlendemain ; ce qui fut fait. Un deuxième esprit me promit le même soir d'aller le mardi chez M. Aviron et de me donner plusieurs lettres de son nom ; ce qui fut fait. »

Examinons maintenant un autre document très curieux, et tout récent, le n° 116. Il en est qui offrent un résultat plus décoratif ; mais celui-ci est particulièrement intéressant par les questions qu'il soulève. (V. Fig. 2.)

Il est du 7 Juin 1897. Le commandant Tégrad le dénomme « La Canne ». Voici d'ailleurs la note qui accompagne l'épreuve :

« Dix doigts sur verre ; 15 minutes de pose (je reste habituellement 10 minutes).

« La gélatine s'est décomposée aux trois marques noires où se trouve la canne et est tombée en fine poussière sur la cuvette, opérant à la façon de la galvanoplastie.

« La gourde noire n'a pas cette décomposition, et la gélatine est restée, graphiant la tache.

« J'avais voulu refaire une bouteille, ce qui n'a pas réussi. Je n'ai pas pensé à la canne qui s'est formée. Il est vrai que j'ai une canne semblable que je vois tous les jours. — C^t T. »

Ces renseignements donnés, examinons l'image, et rendons-nous compte des faits, d'une manière aussi analytique que possible. En outre des particularités mentionnées dans la note ci-dessus, nous remarquons deux raies noires parallèles, écartées d'environ 5 centimètres ; elles nous laissent facilement

deviner que la plaque se trouvait baigner, gélatine en dessous (puisque les doigts étaient sur le verre) dans une de ces cuvettes dont le fond est muni de deux arêtes saillantes et qui ne servent pas d'ordinaire au développement. Dans le cas présent, ces arêtes étaient utiles pour permettre au liquide révélateur de baigner la gélatine bromurée, occupant la face inférieure de la plaque. Pour bien envisager les conditions du phénomène, il n'était pas inutile de s'arrêter à ces détails.



(Fig 2).

Donc, la plaque sensible, reposant seulement sur les arêtes, par la gélatine bromurée, et (à l'exception de ces deux lignes de support) baignant de toutes parts dans le révélateur: telle est la situation. La teinte grise du fond correspond vraisemblablement à l'influence de la lumière rouge. Les doigts n'occupant pas le travers de la plaque, comme dans le n° 43, on s'explique qu'ils ne soient

pas dessinés par leur ombre (d'ailleurs s'il y avait eu ombre, elle eût été plus floue, vu la réfraction dans l'épaisseur du verre). On peut donc dire, d'une manière générale, que l'ensemble de la surface sensible fut exposée à la lumière rouge, laquelle, on le voit, a donné pour résultat une teinte grise. Et pourtant, certaines parties sont noires sur l'épreuve positive, ce qui (sauf l'exception que nous envisagerons tout à l'heure) signifie que sur les parties correspondantes de la plaque l'effet de la lumière rouge a été nul ou presque nul.

Est-il possible d'expliquer ces parties noires sans faire intervenir des causes qui dépassent les ordinaires considérations photographiques ?

Décomposons le problème. Nous avons à examiner : 1° les deux raies parallèles ; 2° la canne ; 3° les taches noires graphiées (en clair) dans la gélatine ; 4° les taches noires résultant de la décomposition de la gélatine.

Relativement aux deux raies parallèles (noires sur l'épreuve, claires sur le cliché), voici l'explication que j'ai proposée à M. Tégrad : « Il n'y aurait pas à leur endroit manque d'impression lumineuse, mais simplement manque de développement. La gélatine étant pressée sur les arêtes par les doigts appuyés du côté verre, il y aurait là interception du bain, ou du moins gêne à son action ; de là deux lignes claires, malgré l'impression lumineuse. Survenant l'immersion dans le bain fixateur d'hyposulfite de soude, l'impression lumineuse resterait définitivement comme non avenue en ces parties. »

M. Tégrad n'admet pas beaucoup cette explication. Néanmoins, je crois qu'avant d'aborder des hypothèses qui semblent nouvelles devant la science, il faut écarter toute possibilité de rattacher les faits aux notions qui ont déjà droit de cité. M. Tégrad oppose d'ailleurs des arguments sérieux, basés sur l'expérimentation. Réservons donc un instant cette question, sur laquelle nous reviendrons tout à l'heure.

Passons à l'image de la canne. Ici, je crois bien que toute hypothèse d'accident opératoire est impossible à soutenir. Le dessin est très défini, les lignes sont très nettes. Aucune action de contact ne saurait être invoquée, puisque la gélatine était en dessous. D'autre part, on ne peut admettre qu'une menue tigelle, justement avec un bout coudé, se soit trouvée sur le verre sans que l'expérimentateur s'en soit aperçu ; d'ailleurs, l'image en traversant le verre pour atteindre la gélatine n'aurait pas gardé cette netteté. Je crois qu'il ne saurait être question non plus de vibrations du liquide et de lignes nodales, vu que les doigts étaient au-dessus de la plaque et que l'image dont il s'agit s'est produite en dessous (la plaque séparant le liquide en deux couches et occupant presque toute la largeur de la cuvette). D'ailleurs, comment ces vibrations auraient-elles produit une image noire (au positif) ?

Il faut bien le dire, cette image noire (malgré l'action prolongée de la lumière rouge) est tout un problème. Ce même problème se pose sans doute sur d'autres documents d'un dessin plus complexe ; mais ici, en raison de la simplicité

des lignes et des teintes, la question apparaît plus nette, plus impérieuse. Il ne faut pas oublier que la plaque est sous l'action de la lumière rouge (dont la tonalité générale du fond nous donne la note résultante) et que toute question d'ombre portée semble hors de cause. Si l'on admet les radiations fluidiques, elles devraient produire des parties plus claires (sur le positif); d'ailleurs, aux environs de la canne, on aperçoit des lueurs qui peuvent être dues aux radiations des doigts. Mais, une image plus noire que la nuit relative du laboratoire, comment l'expliquer? Pour les deux raies parallèles, nous avons pu supposer un manque de développement. Pour la canne, on ne peut songer à rien de pareil, et l'on est obligé d'admettre qu'une cause spéciale est intervenue pour protéger la gélatine bromurée contre la lumière rouge, suivant un dessin déterminé. Ceci va très loin comme conséquences; mais quelle autre hypothèse formuler? Nous enregistrerons volontiers celles qu'on voudra bien nous soumettre.

Quant à celles des autres taches noires de l'épreuve qui correspondent aux taches graphiées en clair dans la gélatine, elles semblent appartenir au même ordre que l'image de la canne. S'il est permis, sous toutes réserves d'ailleurs, de recourir à une métaphore lointaine, on pourrait dire que ce sont là les gouttes de l'encre qui a servi à dessiner la canne. (D'une lettre du Ct Tégrad nous extrayons ce passage: « ... Quelquefois c'est du magnétisme positif et négatif plus ou moins entremêlé, et d'autres fois ce sont des dessins où, d'une manière évidente, les esprits ont travaillé, se servant de mon fluide comme un maçon de son mortier. Un esprit en incarnation me disait un jour chez Léon Denis: Vous nous servez d'encrier avec votre fluide. »)

Restent les trois grandes taches noires dans les environs de la canne. Rappelons ce qu'il en est dit dans la notice: « La gélatine s'est décomposée aux trois marques noires où se trouve la canne et est tombée en fine poussière sur la cuvette, opérant à la façon de la galvanoplastie. » Ici les taches noires de l'épreuve ne correspondent donc pas à des parties restées intactes sur la gélatine. Au contraire, il y a eu une action énergique, action qui n'est plus du domaine de la photographie. Le verre a été dénudé, d'où les transparences qui ont produit les noirs sur l'épreuve positive. Quant à la cause de cette décomposition, il est bien difficile de la discuter d'après un fait exceptionnel. Nous nous contenterons donc d'appeler l'attention sur ce très curieux phénomène.

Quelques mots maintenant sur certaines particularités que nous avons indiquées, chemin faisant, et sur lesquelles nous avons promis de revenir. Relativement aux stries des doigts, que le Dr Luys attribue à une impression purement mécanique, nous avons vu que M. Tégrad est d'un avis différent. Il appuie son opinion sur le fait d'avoir obtenu quelquefois les stries en blanc (sur l'épreuve positive). Nous en avons sous les yeux un spécimen très net, accom-

pagné de cette observation : « Remarquer que les stries des pores des doigts sont en blanc, la gélatine ayant d'ailleurs été touchée accidentellement, — tandis que presque toujours le Ct Tégrad les donne en noir. Ce n'est pas la pression mécanique qui donne les stries, comme quelques journaux l'ont dit, mais bien les proéminences des stries des doigts qui émettent, tandis que les creux n'émettent pas. » La théorie est à contrôler, mais ce qui est certain, après des faits de ce genre, c'est que l'impression mécanique (qui devrait toujours donner le même résultat, en noir) est incapable de rendre compte de tous les cas où l'on constate la marque des stries digitales.

M. Tégrad admet un fluide positif et un fluide négatif. D'ailleurs, laissons-lui la parole :

« Voici ma théorie sur la lumière émanant de mes doigts ou de mon atmosphère fluidique.

« Si le magnétisme agissait sur les plaques à la façon de la lumière qui vient à notre vue, nous devrions toujours avoir l'impression du fluide en blanc sur le papier, puisque la lumière fait noir sur le cliché. Si on prend une plaque non magnétisée, et qu'on fasse toutes les opérations techniques pour la développer, on obtiendra une photographie *noire* (sur le papier) ; il n'y aura *rien*.

« Si la plaque est magnétisée, la forme obtenue (la bouteille par exemple) sera grise, les doigts plus directement lumineux seront blancs ; mais l'extrémité des arêtes sera d'un noir tranché. Donc les arêtes, accumulateurs, auront déchargé un autre fluide, une autre lumière, que ce fluide blanc de mes doigts. C'est ce que j'appelle provisoirement la lumière noire (fluide positif) et la lumière blanche (fluide négatif).

« Or, ce ne sont pas des objets blancs et noirs qui sont placés devant un objectif, mais bien une même source lumineuse qui produit deux lumières différentes. Du blanc au noir, cette source de lumière ne doit être qu'une série de vibrations en quantité à la seconde.

« Je dirai même que ces vibrations traversent les corps opaques comme je m'en suis assuré en obtenant des photographies magnétiques dans une boîte, où même la plaque était entourée de son papier rouge inactinique.

« Je crois que :

« 1° Tous les corps sont transparents ;

« 2° La transparence est en raison du nombre de vibrations en rapport avec la quantité de molécules à traverser. »

Telle est, en résumé, la théorie du Ct Tégrad, que nous nous bornons pour aujourd'hui à enregistrer.

La production de la « canne » serait donc due, d'après lui, à une « lumière noire ». Les vibrations de la lumière rouge de la lampe auraient été neutralisées en certains points par cette lumière noire obéissant à la direction d'une volonté extérieure. (Pour rester dans la stricte positivité, nous avons dit qu'une

cause spéciale avait dû protéger la gélatine bromurée contre la lumière rouge, suivant un dessin déterminé).

C'est également par la théorie ci-dessus que M. Tégrad explique les deux raies parallèles du n° 116 : « Les éminences des stries des doigts sont des accumulateurs; de même les arêtes de la cuvette. » D'ailleurs, il a obtenu la trace des arêtes *en blanc* (le verre reposant sur les arêtes). Il y a là un curieux problème, que nous nous contentons de signaler; car cette étude est déjà longue.

Aussi bien n'avons-nous eu d'autre but, pour cette fois, que d'examiner quelques documents et d'essayer un travail d'analyse pour en décomposer les éléments et en éprouver l'intérêt spécial en même temps que la solidité. Resterait à en commenter bien d'autres encore et à faire ensuite un travail synthétique pour dégager de leur ensemble la conception qu'ils comportent. Mais pour aujourd'hui nous avons cru devoir nous borner à ce coup d'œil rudimentaire, et nous espérons d'ailleurs que nous aurons déjà pu ainsi contribuer à mettre en relief le caractère de variété et de puissance par lequel se distinguent les remarquables expériences du Ct Tégrad.

J.-Camille Chaigneau.

LECTURES ET NOTATIONS

Nos confrères de *L'Enclos*, revue d'art libre et de vivante poussée sociale, nous conviaient, le 3 Juillet, à l'inauguration d'une tentative aussi généreuse qu'intéressante. Voici d'ailleurs en quels termes ils annonçaient l'œuvre entreprise :

« Les rédacteurs de *L'Enclos*, Louis Lumet, Ch.-L. Philippe et J.-G. Prodhomme, viennent de fonder le *Théâtre civique*. Ils croient qu'une représentation scénique devrait être une fête solennelle où les passions et les actes humains seraient magnifiés, agrandis, projetés vers l'infini. A certaines époques de l'année, après les semailles, les moissons ou les vendanges, on célébrerait la joie et la douleur de vivre. Ce théâtre est impossible aujourd'hui. Il n'y a pas d'auteurs. Y aurait-il des auteurs, il n'y a pas de public.

« Le *Théâtre civique*, actuellement, ne peut donc être qu'une arme de combat. Parfois, on y cherchera les rêves d'aujourd'hui qui deviendront les réalités de demain. Il jouera des pièces de révolte et d'enthousiasme.

« En plus du théâtre, et parallèlement, nos camarades organisent le *spectacle*, autrement dit l'*école*, l'enseignement donné par des êtres qui sentent plus vivement que les autres, à la place de l'enseignement professoral, fait par des cerveaux desséchés, un enseignement émotif, sentimental.

« Le *Théâtre civique* fait appel aux camarades qui auraient des œuvres dramatiques à lui proposer, des pièces de vers, etc., ainsi qu'à ceux capables de remplir un emploi dans un orchestre symphonique.

« Les représentations du *Théâtre civique* auront lieu, à huis clos, successivement dans les différents quartiers ouvriers de Paris et, à l'occasion, de la banlieue. — Organisateur: Louis Lumet, 7, rue de l'Annonciation. Administrateur: J.-G. Prodhomme, 7, rue des Saules. Directeur de la scène: Mévisto jeune, 8, rue Lallier. »

L'inauguration a eu lieu à la « Maison du Peuple » (impasse Pers), devant une salle comble et vibrante. M. Léopold Lacour, toujours prêt à soutenir les nobles causes qui tendent à la réalisation de la « cité future », ouvrit la soirée par une superbe et chaleureuse causerie qui électrisa l'assistance. De beaux vers, des proses eurythmiques, des lectures de choix, des chants, des musiques, résumèrent dans leur ensemble un appel au mieux social. La représentation se termina sur un acte de Villiers de L'Isle-Adam: « La Révolte ». Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage, pour rendre justice à chacun dans cet effort d'art et de désintéressement; mais tous nos vœux accompagnent l'œuvre du *Théâtre civiqae*, qui ira encore se perfectionnant à la suite de cette première épreuve.

***

Voici une note qui devait paraître le mois dernier, et que les nécessités de la mise en pages nous forcèrent d'ajourner:

Une revue récemment fondée, *L'Humanité nouvelle* (Rédaction: 120, rue Lafayette; — administration: 5, impasse de Béarn) continue l'œuvre de *La Société nouvelle*, qui dut cesser sa publication. La même élite d'avant-garde y collabore, et nous y retrouvons notre ardent confrère Léon Bazalgette. Dans un article aussi vigoureux que documenté: « Un Symbole social », il réclame lui aussi la libération de la colline de Montmartre et la disparition d'un symbole néfaste. Il conclut: « J'aspire pour elle à quelque édifice grandiose, à quelque temple national dont la vue quotidienne pût inspirer aux Parisiens d'autres sentiments que celui de l'indifférence et du mépris pour un symbole mensonger. Je voudrais voir se dresser sur la hauteur, le temple qui serait pour l'âme française ce que l'Abbaye de Westminster est pour l'âme anglaise, je veux dire son sanctuaire. »

Et merci pour les paroles de solidarité que nous apporta ce vaillant manifeste.

***

Dans le n° 5, nous regrettions que le manque de place nous eût arrêtés, au moment de parler d'un bel article de Mme Potonié-Pierre dans *La Question*

sociale de Janvier-Février: *La Joie de vivre.* Il est peut-être un peu tard maintenant; mais « tard » n'est qu'un mot relatif, et ce qui est d'impression profonde est toujours d'actualité.

Ce qui hante surtout, quand on médite ces quelques pages qui sont un appel à l'épanouissement de l'Humanité, c'est la pureté de caractère, la simplicité de vie, le dévouement admirable de qui les signa; si bien que, par une telle personnification, la pensée, limpide et forte, défie toutes critiques. Et si, dans l'au-delà, Epicure « le grec si calomnié, dont les disciples d'ailleurs ont perverti et dénaturé les doctrines » a pu lire les paroles de réhabilitation qui le concernent, il a dû se sentir fier d'être défendu par une si noble voix.

Mme Potonié-Pierre rappelle ensuite une vibrante étude de Léon Bazalgette, « l'un des prophètes de la joie dans l'action »; et, après n'avoir rien célé des douleurs qui nous enveloppent, nous étreignent, mais dont nous aspirons à nous délivrer, elle ájoute: « Deux grandes erreurs mènent le monde: La conviction que la masse est née pour souffrir; de là la résignation inepte et impuissante. La persuasion que le travail est un fléau ou un châtiment, quand il devrait être la libre expansion des activités de choix, des chères et joyeuses aptitudes de chaque être. » Et, plus loin: « Une conviction qui nous semble une verité, presque un axiome, c'est que toute douleur en un être a son retentissement, son contre-coup en la masse sociale, toute joie de l'un rebondit sur les autres. Combien élevé et fructueux cet agent d'intérêt et de joie individuels: la joie des autres, la joie collective! Et que loin derrière nous demeurerait notre Société, où l'on n'a pas voulu comprendre la joie de vivre harmoniquement, harmonieusement, de sentir en commun, afin de mieux sentir et de doubler sa joie par la joie des autres, celle des autres par la sienne propre. »

Elle termine par une citation de Michelet, éclairant une parole de Diderot: « ... Emancipons la vie divine. Elle est dans l'énergie humaine, elle y fermente, elle a hâte de s'épancher en œuvres vives. Elle est dans la nature, y bouillonne, voudrait se verser en torrents... Soyons intelligents. Fermons un peu les livres. Rouvrons le grand livre de la vie. Travaillons! habit bas! Délivrons cet esprit fécond qui veut sortir, ouvrons-lui les barrières. Ecartons les obstacles, les entraves. Elargissons Dieu! »

Et il ne sera plus question de la vieille guerre des théistes et des athées. Et tous concourront à la réalisation de l'Humanité divine, c'est-à-dire harmonieuse, dans le sein de l'Univers divin.

***

D'une longue lettre, vivement sympathique, de M. Lucien Le Foyer, nous nous permettrons de détacher quelques passages, d'autant plus que c'est devoir autant que fraternité, après les observations présentées ici, de donner place à telles élucidations qu'il nous communique:

« ... C'est une suite de la sympathie spirituelle, certes, que de signaler les divergences pour tenter les rapprochements. Non « antagonisme », mais « desideratum », vous l'avez dit. Non refus, mais appel, évidemment!...

« ... Sur les rapports de l'enfant et de l'idée. — Je comprends la particulière et sublime noblesse de l'enfantement selon vous : donner l'incarnation aux circum-terriens pour qu'ils accomplissent leur aspiration. Mais, aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre, ignorant de l'immortalisme, je m'abstiens...

« Au point de vue purement terrien, voici ma pensée, où j'aimerais votre consentement.

« L'humanité a été ceci : l'adulte, nul, créant l'enfant nul ; les générations sans pensée, stupides, réparant la mort par l'enfantement. Tonneau des Danaïdes pour du sang. — L'humanité doit être ceci : l'adulte, pensant, adversaire, et, à la limite idéale, vainqueur de la mort, n'enfantant que pour réparer ce qui subsiste de la mort.— Ceci c'est toute la joie humaine.— Pour y parvenir: transporter sur la pensée tout ce qui est aujourd'hui greffé sur l'enfantement : attention, temps, facultés, hérédité, institutions, honneur, gloire, opinion publique, et satisfaction de la conscience. A ceci, qui est le schéma, joindre tous les atermoiements, compromis, réserves même, que la vie sait si bien concilier dans son évolution de la thèse à l'antithèse, dans ses bascules. Conciliation organique qui se manifeste dans ma façon d'entendre la distinction : « spirituels », « matériels ». Rien d'absolu et de fermé. Mais des pôles divergents (oui, divergents, car la nature tend à spécialiser — quoiqu'il y ait des gens aptes à tout). Il n'y a de blanc ni de noir absolus; il n'y a que des gris ; pourtant, nous distinguons blanc et noir. Non classes fermées, certes; « éviter, dites-vous, les lignes de démarcation ». Mais orientations nettes, pour spécialiser, améliorer les facultés, et publier la hiérarchie, figure synchrône du progrès. Tel est le sens du classement : « matériels », « spirituels » . . »

Et merci pour l'attention si pénétrante accordée à tout notre N° 6. Nous reviendrons sur les idées convergentes, sur les questions posées, et de tout il sera profité pour tendre à plus de lumière. Seule, pour aujourd'hui, la nécessité de restreindre ce texte nous arrête.

J.-C. C.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus : *Urgence d'une langue internationale (Adoption du latin)*, Mémoire de Mme Griess-Traut au huitième Congrès de la paix (à Budapest). — *Une Cause sensationnelle*, Etude de mœurs contemporaines, par Roger des Varennes (Librairie A. Charles, 8, rue

Monsieur-le-Prince). — *Traité des Causes secondes*, de Jean Trithème, avec biographie, bibliographie, et préface du traducteur (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie).

Maintenant, commençons par les notes qui durent être ajournées le mois dernier, lors de la mise en pages.

Indépendamment des nombreux périodiques qui veulent bien nous faire un échange régulier, et que malheureusement nous ne pouvons mentionner aussi souvent que nous le voudrions, nous avons reçu quelques autres publications. — *La Philosophie de l'Avenir*, organe de la doctrine de Colins, contient dans son numéro d'Avril un très intéressant article de M. Octave Berger (de Bruxelles). L'auteur, avec beaucoup d'érudition, s'y attache à montrer la parenté de la conception de Colins avec l'ésotérisme oriental. Cet article n'est d'ailleurs qu'un fragment d'une étude portant pour titre : « Un peu d'histoire du socialisme rationnel ».

Saluons *L'Irlande libre*, organe de la colonie irlandaise à Paris, qui vient de paraître sous les auspices de l'admirable apôtre miss Maud Gonne.

Reçu *La Petite Revue internationale*, édition hebdomadaire de *La Nouvelle Revue internationale* (23, boulevard Poissonnière). Cette publication s'efforce de vulgariser les noms des grands écrivains étrangers.

Light, l'important journal anglais de recherches psychiques, d'une information toujours si intéressante, nous donne communication de sa nouvelle adresse : 110, St. Martin's lane, Charing Cross, W. C. (London). La « London Spiritualist alliance » (même adresse), dans une circulaire, fait appel à tous ceux qu'intéressent les sciences psychiques, pour l'organisation d'un Congrès à Londres, en Juin 1898. Nous en eussions volontiers reproduit le texte *in-extenso*, si l'espace ne nous était si mesuré. — De même la note que M. Alban Dubet nous communique au nom du « Syndicat de la Presse spiritualiste de France », dont il nous annonce la récente constitution (23, rue Saint-Merri).

La Paix universelle (16-30 Juin) contient, relativement au projet d'un « Congrès de l'Humanité » pour 1900, un article d'informations qui semble d'un bon augure, en ce qu'il répond à certains *desiderata* manifestés depuis longtemps au sympathique initiateur par conversation ou correspondance privée. La plate-forme, un peu spéciale, du groupe de départ s'élargit, et tend à devenir, ainsi qu'il convient, vastement et simplement humanitaire. Témoin les adhésions de Mme Chéliga, de Mme de Bezobrazow, celle de M. Xavier de Carvalho, qui apporte l'appui d'un grand nombre de journaux brésiliens et qui croit pouvoir assurer le concours de l'éminent publiciste portugais Magalhaês Lima, directeur du *Seculo*, de Lisbonne.

M. Ch.-M. Limousin, le savant directeur du *Bulletin des Sommaires*, n'est pas seulement un travailleur infatigable qui s'assimile tout ce qui se publie, pour en donner une concise notation dans son périodique. Cet érudit sociologue est, avant tout, un philosophe d'envergure, et nous signalerons particulièrement, dans le numéro du 10 Avril, une causerie sur les « Plans », qui, en même temps que d'une forme remarquablement claire, est d'un esprit très harmonisateur.

Dans son numéro de Juin, *La Revue spirite*, toujours très fournie, nous apporte la relation de différents faits intéressants. Notons : Les dernières expériences avec Eusapia Paladino (Albert

de Rochas); Le médium Janek à Varsovie (Witold Cholpicki); Fait d'apparition au moment du décès (Joseph de Kronhelm). — Réflexions philosophiques (P.-G. Leymarie). — Poésie (Julien Larroche). — Signalons encore le récit d'expériences faites avec un « médium typtologue contrôlable », M. Idras, à Montpellier; résultat remarquable de netteté, s'il s'est produit dans des conditions irréprochables. Avis à nos amis de Montpellier.

Dans *Le Lotus Bleu*, nous trouvons la suite de l'étude sur « les aides invisibles » (C. W. Leadbeater); la fin de « Sous l'arbre Bodhi (Luxâme). Ce numéro (27 Mai) débute par un travail sur « Le Corps du désir » (Bertram Keightley). Très curieux l'article de M. D.-A. Courmes, intitulé « La fin d'un Cycle et le commencement d'un autre ». D'après la théorie émise, « les effets d'un tel changement de cycle consistent en *la liquidation du Karma collectif des nations.* » — Poésie (M. Largeris). — Echos du monde théosophique (D. A. C.), etc.

Dans *L'Echo du Merveilleux*, les « Reportages dans un fauteuil », de M. George Malet, sont particulièrement remarquables, autant par le talent de l'écrivain que par l'intérêt de ses récits. — Le numéro du 15 Juin contient un article de la célèbre chiromancienne Mme de Thèbes, dans un ton rationnel et nullement mystérieux; à noter cette déclaration anti-fataliste: « Il faut bien le savoir, chacun peut changer sa destinée. »

Nous avons reçu le 1er numéro de *Cronache del Rinascimento etico-sociale* (de Venise). Voici les sous-titres du manifeste qui inaugure les calonnes de cette nouvelle publication : La solidarité humaine par l'exemple ; L'éthique et le problème social ; Comment résister aux injustices; Le besoin moral; Conciliation de l'individualisme et le socialisme; Action collective et individuelle; La femme et ses droits; L'école et l'éthique universelle; Paix internationale et militarisme ; L'idéal.— Encore un symptôme de la rénovation humaine. Notre salut et nos vœux.

Les petits plaidoyers contre la guerre, d'Edmond Potonié-Pierre (à Fontenay-sous-Bois) sont toujours très substantiels d'idée agissante. Dans le dernier numéro nous remarquons tout particulièrement un petit article intitulé « Phalanges d'harmonie intellectuelle ». Nous en détacherons ce passage: « . . . Nous adressons un bien pressant appel à tous ceux — *intellectuels de progrès et de bonne volonté* — sous les yeux de qui tomberont les lignes suivantes : — *Des phalanges internationales d'harmonie intellectuelle* sont en voie de formation. Ces phalanges, centres intellectuels correspondant entre eux d'une façon permanente, seront, de par leur nature même, placées au-dessus des jalousies mesquines et rivaliseront de zèle pour incarner et répandre les grandes pensées progressistes en tous genres... » Nous regrettons de n'avoir la place de tout reproduire. Ce sont là des nouvelles de bon augure dont on ne saurait trop se faire l'écho.

Le Courrier de la Presse (21, boulevard Montmartre) fournit sur n'importe quel sujet des extraits de tous les journaux du monde.

(A suivre).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ